



VII
Tranquillement, tu t'en iras
Pêcher à la ligne en fumant.



VIII
Le SAMEDI tu reliras
Pour avoir des rêves charmants.



IX
Et c'est ainsi que tu vivras,
Ami lecteur, de nombreux ans.

DÉSESPÉRÉS

*Il errait dans la nuit, du chagrin plein le cœur,
Une corde à la main, cherchant une potence,
Fatigué de traîner sa trop lourde existence,
Broyé par le destin implacable et moqueur.*

*Non loin de lui marchait, épiait sa douleur,
Un homme, un loqueteux qu'étreignait la souffrance,
Qui savait tout ce que mit la désespérance
Dans l'âme, et dont les maux pressentaient un malheur.*

*Le premier l'aperçut et fit une grimace :
Qu'as-tu, lui cria-t-il, à suivre ainsi ma trace ?
Je vais me pendre et veux qu'on ne me trouble pas...*

*— T'empêcher de mourir ! Jamais, miséricorde !
Répondit l'homme, et si j'accompagne tes pas,
C'est qu'après toi je veux me servir de ta corde !*

GEORGES GILLET.

LE MASQUE

— Ainsi, déclara Raymond, le bonheur continu dont avait joui de Guerce fit place au plus épouvantable malheur.

D'un voyage en Perse, il avait rapporté le germe d'une sorte de peste. Longtemps la terrible maladie couva en lui comme morte, mais un jour, d'un seul coup, elle s'empara de son visage, le laboura comme avec des griffes, en fit une sorte de boule rouge et noire.

Alors il s'enfuit de Paris, mais comme nous étions amis d'enfance, il ne me cacha pas le lieu de sa retraite. Cependant les quelques visites que je tentais de lui faire pour le consoler restèrent sans résultat.

Il s'écoula un an et demi, deux ans peut-être. Un jour, je m'en souviens comme si cela s'était passé la semaine dernière : c'était le Dimanche gras, je reçus un mot de lui.

Ici, le narrateur se leva, prit un coffret et en tira deux lettres ; il en garda une à la main, ouvrit la seconde et lut :

“ Mon cher ami :

“ Je t'attends mardi, à midi, sans faute. Notre si vieille amitié me permet de compter absolument sur toi. Merci donc et à mardi.

DE GUERCE. ”

A l'heure dite, j'étais devant la grille de la petite villa qu'il habitait près de Sèvres. Une voiture stationnait devant la porte.

Je sonnai. Une vieille femme vint m'ouvrir et me conduisit à un petit salon.

Aussitôt assis j'inspectai les lieux. De ce salon où je ne suis jamais retourné, j'ai conservé un souvenir absolument net. De longs divans couvraient le long des murs. Ces murs étaient tendus d'étoffes d'un rouge noir si foncé que les regards, comme devant la nuit, ne pouvaient s'appuyer et s'en allaient à l'infini.

De ci de là étaient accrochés des paysages, des ébauches plutôt, car ces tableaux n'avaient rien de précis, de telle sorte que presque sans effort le rêve en pouvait transposer les lignes et y retrouver tels endroits chers, autrefois parcourus.

Une des moilleures façons de voyager, interrompit Max d'Ivry.

Raymond jeta son cigare éteint dans le feu, et continua :

— Cette chambre où se fut complue la névrose d'un poète las, bien que le soleil vibrât gaiement dans le cadre des fenêtres, avait l'infinie tristesse, d'une vie comme passée au fond d'un puits.

Un frisson me parcourut en songeant que de Guerce vivait depuis deux ans cloîtré en un tel refuge.

Il était encore robuste comme au temps où vous le connaissiez. Une sorte de burnous de laine blanche le couvrait en entier. Quant à sa figure, à

cette effroyable figure que je craignais de voir, elle était cachée par un large masque de velours.

Il s'avança lentement, la main tendue, gêné par le rapide examen que je ne pus lui dissimuler. Durant quelques instants nous n'échangeâmes que des phrases banales. Il s'exprimait lentement et sa voix hésitait parfois comme celle des vieillards.

— Tu vois, je vis bien tranquillement ici ; j'ai quelques braves bêtes qui m'aiment beaucoup... Ici Pluton !

Un chien vint se coucher à ses pieds.

— Je m'ennuie pourtant. Je suis trop seul, depuis deux ans je ne parle que par monosyllabes. J'ai perdu l'habitude d'aligner des mots, à certains moments même, il me semble que les idées m'échappent.

Il se passa la main sur le front et ce geste fut empreint d'une telle lassitude qu'il me fit mal. Il reprit :

— Je suis trop seul, vois-tu ! Ce n'est qu'une sorte de gêne qu'un peu de vie, de vraie vie, celle de tout le monde, dissiperait.

Il se tut un instant, puis, comme un écolier qui se dépêche d'avouer une faute, il murmura :

— Aujourd'hui, c'est le Carnaval. On peut sortir masqué : je veux aller vivre avec les hommes. J'ai compté sur toi, ne refuse pas de m'accompagner. Du reste, mon parti est pris, j'irais plutôt tout seul.

Je dus m'incliner devant sa volonté, bien qu'une peur horrible me serra le cœur ; il fallait un si petit accident pour qu'un malheur arrive.

Nous montâmes dans le fiacre que j'avais remarqué en entrant ; de Guerce s'enfonça dans une encoignure.

— Où allons-nous ? lui demandai-je.

— Aux grands boulevards.

Son impatience était telle qu'il battait à coups de talon le plancher de la voiture. Après que nous eûmes dépassé les fortifications, commencèrent à défiler des rues vides, des rues mornes de dimanche.

Enfin, la foule apparut et le cheval ne put plus avancer.

Penché à la portière, Maxime regardait. Tout son être semblait jaillir de ses yeux, des mois d'énergie amassée se dépensèrent en quelques secondes. Il humait l'odeur humaine.

Tout à coup, il tourna vers moi son masque noir, où brillaient deux flammes :

— Viens ! je t'en prie.

Sans attendre ma réponse, il s'élança dans la rue.

Oh ! Messieurs, vous ne pouvez vous imaginer la furie qui le jetait sur les groupes les plus compacts. Il allait au devant des bourrades, il y mettait une âpreté terrible ; on eut dit qu'il accomplissait un devoir, pendant que, sous la pluie multicolore des confetti, il se secouait comme un chien mouillé.

Vous connaissez ces mêlées folles où les femmes perdent la tête, offrant leur sourire et le défendant d'une poignée de menus papiers, raillent et tout à coup s'enragent, un éclair de colère dans les yeux.

Maintenant le masque noir de Maxime riait. Avec cette inimitable grâce que nous lui avons connue jadis et que sa longue réclusion n'avait point détruite, il plongeait la main dans un énorme sac, puis avec un mot doux, un regard caressant il égrenait les petits ronds colorés sur les chapeaux où tremblaient des plumes et sur les fourrures parfumées.

Deux fois, nous parcourûmes ainsi le boulevard. Sa gaieté devint si communicative qu'oubliant mes craintes je finis par m'amuser pour mon propre compte. Son masque me semblait maintenant naturel : simple déguisement qu'on dépose au lendemain du carnaval.

Il me parlait à petites phrases courtes :

— Oh ! la vie, la vie ! J'en bois de la vie, j'en mange ! Regarde : je suis à moitié gris.

Positivement, ses doigts tremblaient et ses yeux avaient un extraordinaire éclat.